

Compte rendu

« Note de lecture »

Ouvrage recensé :

Nouvelles du monde

par Marie-Pierre Maybon

Horizons philosophiques, vol. 8, n° 1, 1997, p. 135-138.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801064ar>

DOI: 10.7202/801064ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

NOTE DE LECTURE : *Nouvelles du monde*

Dans un entretien qu'il accorde au sein même de ce numéro, Michel Serres suggère au néophyte d'aborder son œuvre «tout simplement, par la fin», c'est-à-dire par son dernier livre, plus clair selon lui que ses prédécesseurs, forteresses de savoirs défendues par un rempart bibliographique. Voici avec ces *Nouvelles du monde*^{*}, l'occasion pour le néophyte de lire «du Michel Serres», autrement dit d'entrer en contact avec une des figures contemporaines de la philosophie de langue française. En effet, l'auteur des *Hermès*, du *Contrat naturel* ou encore d'*Atlas* (pour ne citer que quelques titres) avait habituellement un lectorat rompu à l'exercice intellectuel. De ce fait, le lecteur moyen n'osait aborder ces rivages qui lui semblaient, peut-être au corps défendant de M. Serres, par trop inaccessibles et réservés à une élite. Mais, qu'il se rassure et voilà enfin venu pour lui le moment de s'abandonner à la lecture d'un philosophe dont il connaissait sans doute déjà le visage et la voix. Pourtant, en nous offrant cet éclectique florilège de récits fictifs (?) composés de 1992 à 1997, Michel Serres ne rompt pas avec la philosophie : au contraire, il perpétue une certaine tradition puisque nombre de philosophes furent tout à la fois des penseurs jonglant avec des concepts abstraits et des écrivains usant habilement de la fiction pour rendre leur réflexion plus accessible aux non-initiés. Pourtant, il n'est nullement question ici de faire la leçon au lecteur comme le peut faire un Voltaire, et le regard que Michel Serres promène sur le monde n'est certes pas empreint de l'ironie parfois méprisante du patriarche de Ferney.

En fait, ces nouvelles constituent avant tout un moment de recueillement : celui pendant lequel le conteur, à la fois avide et conscient des beautés nous entourant et que nous ne voyons pas (par ignorance?) ou que nous ne remarquons plus (par habitude?), nous les offre simplement en écartant le voile qui les dissimulait.

Mais quel monde Michel Serres nous raconte-t-il — et il n'est pas difficile de deviner, au détour d'un mot, le timbre de sa voix — surtout que veut-il que nous entendions par «monde»? «Système organisé» formé par la terre et les astres; monde physique, géographique englobant tout ce qui vit : l'arborescence des thèmes composant la

* Paris : Flammarion, 1997

«physionomie» du monde décrit par le conteur en témoigne — «*Fleuve, Mer et ciel, Montagne, Vent, Iles et Jardins, Forêt, Bêtes, Riviages, Fosses, Pluie, Nuit, Lumières, Feux, Océans, Courants, Routes*» et enfin «*Désert*» — chacun se ramifiant à son tour en «*Récit*» et «*Paysage*». Certains tenteront sans doute de deviner une logique dans cette séquence : peut-être y en a-t-il une, poétique, mais peut-être n'y en a-t-il pas, et ces reliefs, ces creux, ces lumières et ces noirceurs, ces feux et ces eaux, ces vents et ces forêts ne sont-ils la manifestation des éléments dont on peut jouir à ce clair de terre. Dès lors, que l'on ne s'y méprenne pas : même si ces titres évoquent ceux glanés ça et là à la surface d'une vivante mappemonde effleurée du regard, les récits, quant à eux, ne disent certes pas ces reliefs cartonnés, éternellement colorés et toujours statiques. Bien au contraire, ces *Nouvelles* plongent à même ce monde pour mieux en montrer la véritable nature — «tissu aux cent plis, le paysage, fragile, en déséquilibre sous sa sérénité tranquille, s'expose au risque de s'effondrer» («*L'envers du paysage*», *Vent*, p. 65) — invitant par là-même à une réflexion sur la condition de l'humain. En effet, ce dernier se fond à cette «nature du monde» dont il est partie intégrante et auquel il est inextricablement lié, à la fois par la polysémie du terme les unissant — «monde» désigne tout à la fois l'humanité et son habitat — que par leur commune destinée terrestre. Défile ainsi une galerie de personnages, hommes, femmes, enfants, unis à et par ce paysage qu'ils habitent et qui les habite et à travers lequel ils vont découvrir le don et le sacrifice. Ainsi est Denis, héros successif des deux récits d'ouverture de *Fleuve* — «*Tête au couvrefeu*» et «*Oubli*» —, véritable passionné des rivières et des fleuves en lesquels il croit reconnaître, dans un véritable élan d'anthropomorphisme amoureux «ses artères et ses veines». Pourtant, parmi tous ces flots sillonnant la terre, c'est «*Garonne*» qui est la maîtresse, la mère — «*Gluante, glauque, boueuse, jade bouteille, puissante sorcière, elle, ma longue maison serpentine liquide, mère, amante, sœur et fille, matrice divine de mon âge de poisson.*» («*Oubli*», p. 18) — mais aussi la mort dans laquelle s'enfonce son père «enlisé...retrouvé, ce matin, les mains en Garonne et le visage face à l'eau courante, comme s'il espérait la descendre enfin jusqu'à la mer». («*Oubli*», p. 27).

Car l'homme, bien plus que la femme, semble entretenir un rapport amoureux, quasi charnel, avec le monde : «on fait l'amour avec le monde comme on roule uni à une femme dans un lit sans limite. Avant une telle expérience, séparés d'elles, nous ignorions toutes choses. Nous entrons en elles tout autant qu'elles entrent en nous». («Coup de vent plein nord», *Mer et ciel*, p. 40.) Ainsi guidé par son amour pour ce monde, l'homme n'hésite pas à faire don de lui-même, comme Terzilio, guide de montagne de la nouvelle éponyme qui, génie ou saint, sauve pendant la guerre les soldats des deux camps («Terzilio», *Montagne*); tel l'anonyme épistolier de «Clameurs et calme» (*Vent*) qui sauvera ses camarades de cordée, ou encore comme Solange, Étienne et Pierre qui décident d'illuminer un bidonville de Nanterre («Noël à Nanterre», *Lumières*)... Mais ils sont nombreux ces sauveteurs des *Nouvelles* qui tous partagent un même trésor de compassion et d'humilité car, après tout, comme le fait remarquer Ève : «j'aime le réel et non le carton-pâte. Et puis, tomber, chuter, remonter, descendre, se relever, arriver, quels cauchemars! À quoi bon ces ascenseurs, alors que nous sommes tous des pauvres?» («Ève pauvre», *Feux*, p. 187.) Ainsi, l'ex-petite sauvageonne tout à coup devenue célèbre par sa surnaturelle beauté préfère-t-elle les mouirs indiens aux «comédies répétitives, temporaires hypocrites, cruelles, que l'on appelle l'histoire en Occident». (*Ibidem*).

Aussi, l'infortuné humain, parfois si dépourvu face à une nature dite à tort cruelle parce qu'y sont projetés ses propres travers, ne peut espérer son salut que dans l'autre et, par conséquent, dans lui-même : l'amour de soi est avant tout l'amour de l'autre, quel qu'il puisse être. Cette révélation se manifeste sans doute dans le beau récit intitulé «Tarzan» où François témoigne : «Je les aime, vous savez. Toutes les bêtes que nous préjugeons cruelles et sauvages montrent plus de mansuétude que nous...invincibles devant le danger ou l'agression, et, pourtant, d'une émotion exquise de timidité. Qui, parmi nous, formerait ainsi son âme et son corps, ne deviendrait-il pas le meilleur des hommes?»

(*Bêtes*, p. 111.) Or, à cet hypothétique vœu d'une perfectibilité aux accents rousseauistes, Michel Serres semble répondre en offrant au lecteur ces vies rêvées ou réelles puisque, parfois, un «je», narrateur

aux cheveux blancs, se glisse ça et là, discret, pour nous attirer dans l'univers familier de ses souvenirs du Japon (*Iles et jardins*), de son amitié avec Hergé («Amis de vieillesse», *Pluie*) ou encore de la magique rencontre, dans le désert marocain, d'un petit garçon perdu dans l'immensité («Rencontre», *Désert*.)

Mais qu'en est-il de la philosophie, crieront les puristes. Tout simplement, c'est au flot des récits que le conteur la confie, l'inscrivant dans un monde auquel elle participe, l'offrant au flux des mots qui soudain l'anime et rend tout à coup poétique la réflexion intellectuelle: «Comme toi et moi, le monde va, en haillons, désorienté. Comme lui, l'histoire court comme une bergère égarée qui, depuis son origine, crie dans le désert la perte de son sens... Car, sans égarement, qu'aurions-nous trouvé?...Si tu ne t'étais jamais perdu, aurais-tu jamais connu?» («Rencontre», p. 266.) Car, le philosophe ne devrait-il justement pas être celui qui *sait* voir et entendre *tout* ce qui l'entoure — hommes, femmes, enfants, animaux, nature, univers — et ce bien au-delà d'une pensée éthérée détachée de toutes choses?

Ainsi, à force d'observation, de silence et d'écoute, le conteur espère-t-il nous guider à travers les bouleversements, les désarrois et les apories. Ainsi, à force de recueillement, Michel Serres nous dit avec tendresse l'âme du monde, multiple mais à jamais secrète pour qui ne sait plus jouir de ses sens et ouvrir son cœur.

Marie-Pierre Maybon
Département d'Études françaises
Université de Montréal